

Le Château de Saint-Cirgues

en

Basse Auvergne

Les chartes médiévales mentionnent une famille du nom de Saint-Cirgues. Trois Bertrand successifs, un Aymard puis Guyot, Pierre en 1443 et Yves de Saint-Cirgues en 1474, semblent avoir possédé la terre et le village entre 1200 et 1474. Seigneurs de peu d'importance sans doute ; mais qui en tout cas n'ont laissé aucune trace dans l'histoire. On dit que l'année 1353 Saint-Cirgues fut occupé par un parti anglais dont le chef se nommait Nicolas Dagonne. Dès 1262 le fief de Saint-Cirgues appartenait à Robert II dauphin d'Auvergne. Le mariage d'Anne, dauphine d'Auvergne avec Louis II de Bourbon le fit passer dans cette maison jusqu'au jour où terre et château réunis en une même seigneurie, furent acquis par un bourgeois d'Issoire nommé Austremoine Bohier au cours de l'année 1460.

Curieuses figures, celles de ces Bohier comme aussi de leurs parents les Charrier et les Prat, également Issoiriens. Grands bourgeois du XV^e siècle qui commençaient à se substituer aux féodaux en décadence. L'ascension rapide de cette famille parvenue en deux générations au faite des honneurs et de la fortune est la preuve manifeste que contrairement à l'opinion généralement répandue, même au Moyen Age, le travail et l'intelligence suffisaient à conduire les hommes aux plus hautes destinées.

Je n'ai pas l'intention de faire ici un travail d'érudition et de débrouiller la généalogie des Bohier, diversement établie par les auteurs qui ne s'accordent pas

toujours sur les prénoms et même sur la filiation. Voici celle donnée par le marquis de Prat dans le volume consacré à l'histoire de sa maison et publiée en 1857.

Né à Issoire, dans une maison sise Rue du Poisson, Austremoine Bohier était un bourgeois de vieille roche. Les annales d'Issoire affirment que sa famille avait déjà quatre siècles d'existence dans la ville quand il vint au monde. Son père prénommé Thomas, avait commencé (ou continué) l'élévation de sa maison poussé fort avant dans la confiance du roi Charles VII qui l'avait fait secrétaire de sa chambre, puis intendant de ses finances; il fut de même apprécié par Louis XI. Le fait que ce prince particulièrement méfiant et soupçonneux à l'égard des anciens serviteurs de son père conserva Thomas Bohier dans ses fonctions est le plus bel éloge que l'on puisse faire à la fois de l'habileté et de la probité de ce dernier.

Argentiers des rois Louis XI et Charles VIII, Austremoine Bohier continuait la tradition des grands bourgeois financiers d'Auvergne : les Gaysé, les Chauchat, d'autres encore qui, au siècle précédent, avaient été les banquiers de leur province et de la nation.

Marchant sur les brisées, peut-être même avec l'appui d'un autre auvergnat d'opulente mémoire, Jacques Cœur, il acquit lui aussi une fortune considérable. Plus heureux que son compatriote (Jacques Cœur né à Bourges était de souche auvergnate, originaire du domaine de Cœur près de Riom) Austremoine Bohier conserva ses richesses et la confiance des rois. Il était homme d'argent sans doute, mais aussi homme d'art et artiste de goût. C'est lui qui fit restaurer, on peut même dire édifier le château de Saint-Cirgues. Passionnément attaché à sa ville natale, dont il fut consul, il y transporta la recette générale d'Auvergne et la dota de monuments importants : la maison de la ville, le beffroi de l'horloge avec ses Jacquemarts volés pendant les guerres de religion et transportés dans la cathédrale de Clermont; les deux tours de la porte du Ponteil sont des souvenirs de son édilité issoirienne. C'est lui également qui fit élever la petite chapelle de Tormeil sur l'emplacement présumé du martyr de St Austremoine. Lié d'étroite amitié avec des Du Prat, il épousa une fille de cette maison, et sa sœur Jacqueline, mariée à son beau-frère Antoine-Henri Du Prat, fut la mère du Cardinal Chancelier. De ses quatre enfants, l'un fut cardinal-archevêque de Bourges en même temps qu'abbé d'Issoire. On lui doit le cloître du monastère dans lequel il fonda la sépulture de sa famille.

Jehan Bohier, deuxième fils d'Austremoine, inquisiteur de rote, puis évêque de Nevers, eut ensuite l'archevêché de Narbonne. Henri le troisième fut bailli de Mâcon, sénéchal du lyonnais et général des finances du royaume. Le quatrième, celui qui nous intéresse particulièrement, se prénommaient Thomas comme son aïeul. Baron de Saint-Cirgues, seigneur de la Tour-Bohier, Chidrac, Chenonceau, Saint-Martin le

Beau etc...., il continua sous Louis XII les fonctions de son père auprès de Charles VIII.

Celui-ci avait anobli Austremoine. Louis XII érigea Saint-Cirgues en baronnie au profit de Thomas qui à ses fonctions de receveur général des finances, joignait les titres de chambellan et lieutenant pour le roi en Italie. Il avait hérité du goût de son père pour les belles constructions ; son séjour dans la patrie des arts affina encore son sens esthétique. C'est lui et sa femme qui firent élever le château historique de Chenonceau et aussi celui de Marsat près de Riom, malheureusement brûlé pendant la Ligue. Pourvu de tant de titres, frère du Cardinal Bohier, cousin du Cardinal du Prat, Thomas ne pouvait mieux faire que d'épouser une fille de Cardinal.

Sa femme Catherine Briçonnet fut, en effet la fille légitime du Cardinal-Archevêque de Reims, marié avant d'entrer dans les ordres à Raoulette de Beaune. Elle était en outre la nièce de Raoul Briçonnet, Archevêque de Reims, Chancelier de France, la cousine de Beaune-Samblançay, l'homme de confiance de la Reine Anne de Bretagne et la parente aussi d'une foule d'autres grands dignitaires de l'église et de l'état. Thomas et son père ne furent jamais suspectés de malhonnêteté. Les enfants nés de ce mariage eurent naturellement des situations en rapport avec le rang atteint par leur famille.

Ils étaient neuf : cinq filles mariées aux seigneurs de La Fayette, de Cerisay, de Montmorin, de La Bastide et de Clairvaux, et quatre fils. Deux furent évêques, l'un d'Agde, l'autre de Saint-Malo ; le troisième était bailli royal du Cotentin et l'aîné Antoine, à qui revinrent Saint-Cirgues et Chenonceau, fut gouverneur de Touraine. A cette époque la baronnie de Saint-Cirgues étendait sa justice sur Perrier, Chidrac, Pardines et Champeix englobant une bonne partie de la vallée de la Couze.

Sur le rôle de distribution des nobles au ban et arrière-ban de 1551, Saint-Cirgues était cotisé pour un revenu déclaré de 1200 livres

Cent ans bannière, dit le proverbe

Cent ans tanière.

Antoine Bohier, à la troisième génération de noblesse de sa famille, donc gentilhomme, abondamment pourvu de titres et de fortune, solidement appuyé par de puissantes alliances, pouvait sans présomption trop grande, espérer que le proverbe ne se réaliserait pas pour lui. En fait il ne connut pas la tanière et mourut fortuné, dans son château ; mais quand son fils Jehan y mourut à son tour, la demeure ne lui appartenait déjà plus qu'à titre précaire. Conseiller du roi au grand Conseil, Jehan Bohier, baron de Saint-Cirgues et Chenonceau, était depuis son enfance en relations

d'amitié avec le duc d'Auvergne, Charles III de Bourbon, connétable de France. On connaît l'histoire de ce prince, les injustices dont il fut victime, mais aussi sa trahison envers François I.

Jehan Bohier ne le suivit pas dans sa rébellion ; mais dans les papiers du duc on trouva des lettres du baron de Saint-Cirgues témoignant de sentiments affectueux qui l'unissaient à son suzerain. Cela suffit pour le compromettre ; il fut compris dans les poursuites intentées contre les connétales et ses complices. Ses biens séquestrés ; la confiscation semblait inévitable, sa vie même n'était pas assurée. Il n'avait pas comme Poitiers Saint Valier une belle Diane pour plaider sa cause auprès du Roi Galant ; il lui fallut acheter sa grâce et la payer à chers deniers : la Reine-Mère et le connétable de Montmorency devinrent ses avocats ; mais en échange il dut leur faire donation de ses biens dont on lui laissa seulement la jouissance en viager.

Jehan Bohier a été le dernier de sa race titré baron de Saint-Cirgues. Entraînés dans sa disgrâce, les autres membres de sa famille descendirent les échelons si rapidement montés, et depuis lors les Bohier ont vécu sans histoire, petit hobereaux perdus dans de vagues gentilhommières.

Il y en eut un cependant qui, à la fin du XVIII^e siècle, releva momentanément le nom ; c'est le pieux évêque de Mirepoix, Jean-François Boyer, aumônier de madame la Dauphine et précepteur du Dauphin fils de Louis XVI. Littérateur distingué, membre de l'Académie Française, ce véritable prélat, malgré l'orthographe un peu déformée de son nom, était le descendant d'Henri Bohier, sénéchal du Lyonnais, fils d'Austremoine, le premier seigneur de Saint-Cirgues. Sa nièce, Marie-Anne, fille de Pierre Boyer, seigneur du Cendre et de la Renauderie, épousa en 1715 un gentilhomme auvergnat : Etienne de Varennes de Champ-fleuri, trésorier de France à Riom.

On sait qu'après la mort de Jean Bohier, Catherine de Médicis conservera Chenonceau. Par un des jeux coutumiers du destin, cette magnifique demeure bâtie par les Bohier et confisquée sur eux qui étaient les amis seulement du connétable félon, fut plus tard offerte par Henri II à la fille de ce même Saint Vallier, complice de Charles de Bourbon et bien convaincu de participation à sa trahison. Montmorency, l'autre protecteur de Jehan Bohier, se paya de ses peines en gardant Saint-Cirgues.

Malgré le lustre particulier que ce nom donne au castel auvergnat, je me borne à le mentionner. Le grand connétable qu'on surnomma le Fabius français, appartient à l'histoire et au surplus, ne semble avoir pris à Saint-Cirgues d'autre intérêt que celui de toucher les revenus. Son fils le maréchal, échangea cette seigneurie avec le marquis de Camillac qui lui cède le comté d'Alais en 1575.

LES CANILLAC.

Voilà une nouvelle famille implantée à Saint-Cirgues et qui fait un saisissant contraste avec celle des Bohier. Des féodaux ceux-là, et des plus qualifiés non seulement en Auvergne, mais dans toute la France. Marc de Montboissier-Beaufort-Canillac, marquis de Canillac, comte d'Alais, premier baron né du Languedoc, vicomte de Valennes, seigneur de Bagnols, d'Anduse, de Pont-du-Château, chevalier de l'ordre du Roi, etc... tel était le nouveau propriétaire de Saint-Cirgues érigé en comté en sa faveur.

C'est à cette famille qu'appartient Pierre le Vénérable, illustre réformateur de l'ordre de Cluny. Sa mère, Sainte Rindegarde, l'avait voué à Dieu dès son enfance et il fut certainement l'un des personnages les plus marquants du XII^e siècle.

Par son bisaïeul, dont il releva le nom, le nouveau comte de Saint-Cirgues venait aux Rosiers, devenus Roger ou Rogiers de Beaufort, qui donnèrent deux grands papes à l'église : Clément VI et Grégoire XI.

Cette haute descendance ecclésiastique et toute une lignée de valeureux capitaines faisaient les Montboissiers très grands seigneurs ; Elle ne suffisait pas cependant pour auréoler de sainteté leur représentants auvergnats aux XVI^e et XVII^e siècles.

Pour mémoire seulement, je cite le terrible baron de Pont-du-Château, l'homme aux douze apôtres dont parle Fléchier. Brigand de belle envergure, il eut des comptes difficiles à rendre à Messieurs des Grands jours. Bien avisé, il avait jugé à propos de se rendre à Barcelone... pour raison de santé. On le décapita en effigie. Détail piquant c'était la seconde fois que lui arrivé semblable aventure. Sa première exécution l'avait fort diverti, paraît-il ; il assista au supplice de son mannequin, posté derrière une persienne. Son cousin, le vicomte de la Motte, fut moins favorisé. On l'appelait le Sage, par opposition à Pont-du-Château surnommé le Fou. C'est le Sage qui paya les dettes de la famille. Il fut réellement décapité sur la place devant la cathédrale de Clermont. Fléchier nous assure qu'il était cependant le plus innocent de tous les Canillac. Ceux-là ne furent pas les seigneurs de Saint-Cirgues, mais seulement leurs cousins.

Jean de Canillac, deuxième de sa maison au comté de Saint-Cirgues, était lieutenant-général d'Auvergne à l'époque des Guerres de Religion. Espérant surprendre le capitaine Merle, qui tenait Issoire, il vint un jour à la tête de deux cents gentilshommes s'embusquer à la métairie de Lavort proche des faubourgs.

Le huguenot prévenu par ses espions lui dépêcha son valet porteur de jeux de cartes et de bouteilles de vin : « de la part de mon maître, le gouverneur d'Issoire, afin de vous faire passer le temps, de crainte que vous vous ennuyez à l'attendre trop longtemps », tel était le message dont cet homme était chargé. Camillac eut le bon esprit d'en rire et regagna Saint-Cirgues. A sa place, Merle eut vraisemblablement fait pendre le laquais.

Quelques années plus tard, il guerroyait contre les Calvinistes du côté de Marvejols en Gevaudan sous les ordres du duc de Joyeuses. Au retour de cette expédition, celui-ci le chargea d'une mission fort délicate : on sait qu'en 1585 la reine Marguerite de Navarre fuyant les bourgeois révoltés d'Agen, se réfugia dans la Haute Auvergne, au château de Carlat. Elle y était arrivée peut-être « en croupe » derrière Lignerac, son sauveur, en tout cas au prix de très grandes fatigues.

Après un an de séjour, elle ne s'y sentait plus en sécurité : le duc de Joyeuses travaillait à détacher d'elle les meilleurs partisans ; Lignerac commençait à devenir un protecteur encombrant. Parlant en maître dans le château dont il avait le commandement il voulait imposer ses volontés à la reine et faisait montre d'une jalousie féroce à l'écart d'Aubiac, le favori de Marguerite.

Jalousie d'ambition tout autant sinon plus que d'amour, quoiqu'en aient écrit les auteurs. Rien n'est moins prouvé en effet que les relations intimes de la reine de Navarre et du gouverneur de Carlat, mais celui-ci redoutait la faveur croissante d'Aubiac ; il craignait de le voir s'emparer du château et y prendre sa place à l'arrivée d'une troupe que, sur l'ordre de Marguerite, le capitaine Romes, cousin du favori, était allé lever en Gascogne.

Puisque le nom d'Aubiac vient ici sous ma plume, qu'on me permette en passant de rectifier l'erreur généralement répandue touchant à l'identité de ce personnage : s'en rapportant aux dires de la méchante langue, qui a nom Agrippa d'Aubigné, on représente d'Aubiac comme un valet d'écurie choisi par la reine « pour occuper son temps » parce qu'il était « le moins mal peigné de ses domestiques, chétif écuyer, rousseau et plus tavelé qu'une truite, dont le nez teint en écarlate ne s'est jamais promis au miroir d'être trouvé dans le lit d'une fille de France ».

Je passe sur le portrait, qui m'étonne un peu cependant :

« Plus qu'autre femme, Margot »

« Portait gravé dans son âme »

« Le commandement divin »

« De l'amour du prochain ».

Je l'admet ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle était belle, fine, intelligente, incontestablement plus raffinée que Henri III et son entourage de Gascons. Elle n'était point prisonnière à Carlat, sa cour y était nombreuse et choisie. Elle avait autour d'elle assez de gentilshommes portant les plus grands noms de la Province et fort bien tournés, ma foi, si j'en crois quelques portraits conservés dans les vieux manoirs d'Auvergne pour ne pas être réduite à chercher ses amants dans les basses-cours.

Ce n'est point là en tous cas, qu'elle aurait trouvé d'Aubiac, s'il fut son domestique, c'est au sens latin du mot, comme le grand écuyer de France était le domestique du roi. En sa véritable qualité, ce domestique était un Roquemaurel, seigneur d'Aubiac, et appartenait à la meilleure noblesse. Petit-fils d'une Stuart, et par elle parent d'Anne de La Tour Boulogne, comtesse d'Auvergne et d'Albanie, il se trouvait ainsi l'allié des Médicis et par conséquent de sa maîtresse, fils d'Henri II et de Catherine de Médicis

C'est en sa compagnie et sous sa garde que Marguerite de Valois quitta le château de Carlat au matin du 14 octobre 1586 pour gagner une des places de son comté d'Auvergne. Non pas en fugitive, comme au départ d'Agen, mais en reine, avec une suite convenable pour un voyage dont les étapes avaient été réglées et la marche ordonnée. Ce ne fut cependant pas une marche triomphante. C'est d'accord avec la reine mère que Marguerite se rendait en Basse Auvergne ; mais Henri IV n'en n'avait pas moins prescrit au duc de Joyeuses de mettre la main sur la royale voyageuse et celui-ci avait lancé Canillac à ses trousses. Le comte de Saint-Cirgues la suivait pas à pas : à Murat, où elle coucha le premier soir, à Allanche où elle prit nuitée du 15 octobre. Il n'était pas loin le lendemain lorsqu'elle déjeuna au Luguet dans le château du comte de Randan. C'est pour cette raison sans doute qu'au lieu de suivre la route par Ardès et Saint-Germain Lembron, elle fit un détour par Besse (suivant la tradition locale) pour arriver le soir du 16 octobre près des faubourgs d'Issoire. Là, elle devait trouver Amblard d'Escorailles-Claviers, seigneur de Châteauneuf, chargé de préparer l'installation à Ybois et d'amener une troupe pour escorter cette dernière étape. Malheureusement, la reine avait mal placé sa confiance : Châteauneuf était gagné à Canillac, son parent. Perdue dans les faubourgs d'Issoire au milieu de la nuit sombre, elle dut chercher un guide parmi les habitants pour trouver le bac de Pertuis. La bateau y manquait, il fallut passer l'Allier à gué, au dessous d'Orbeil et gravir péniblement la rampe qui conduit à Ybois.

Le capitaine de la Souchères qui y commandait, lui leva bien la herse, mais le lieutenant de Langlade aussitôt dépêché au baron de Saint-Cirgues avisa celui-ci du refuge de Marguerite. Dès le lendemain Ybois était cerné. Soutenir un siège dans

cette place où vivres et munitions manquaient, était chose impossible. D'après les annales d'Issoire, la reine n'y trouva qu'un peu de lard, quelques sacs de fèves et des noix entreposés par les paysans pour les mettre à l'abri des pillards. La femme d'Henri de Navarre se rendit sans lutte à l'émissaire du roi Henri III.

Le malheureux d'Aubiac découvert sous un déguisement « sans poil ni barbe » (il était déguisé en femme) fut expédié « en France », c'est à dire hors de l'Auvergne, vers Paris. En route, il fit une fâcheuse rencontre, celle du prévôt Lugoli, qui se saisit de lui non loin d'Aigueperse et le fit mettre à mort sans jugement. On a écrit (sans preuve à ma connaissance) qu'il fut pendu, non point décapité. C'est la raison sans doute pour laquelle on a fait de lui un laquais et non un gentilhomme. Ce qui est certain, c'est qu'il mourut en brave, ayant demandé comme unique grâce de conserver un manchon de velours raz bleu, cadeau de sa maîtresse, qu'il baisait amoureusement en se rendant au lieu du supplice.

Marguerite pleura longtemps son tendre amant. C'est à cette occasion qu'elle composa les stances où on lit les vers suivants :

« Rigoureux souvenirs d'une joie passée »
« Si quelqu'envieux d'une joie passée »
« S'étonne de me voir si vivement atteinte, »
« Répondez seulement, pour prouver qu'il a tort : »
« Le bel Atys est mort ! »

On a de la peine à reconnaître le portrait du « chétif rousseau tavelé » décrit par Agrippa d'Aubigné. Plus exacte sans doute est l'appréciation d'un autre contemporain, l'ambassadeur Toscan Cavriana, lorsqu'il nous dit que d'Aubiac était « noble, jeune et beau ». Camillac avait rempli sa mission; mais il semble bien que dès le début, il ne fut pas fier de sa capture.

« Marquis, lui dit la reine, tu crois avoir fait un grand coup de m'avoir prise : c'est une chose de peu de conséquence pour moi, encore moins pour toi. Joyeuses, plus habile que toi, a bien su connaître le peu d'honneur qu'il y avait à gagner à cette commission, voilà pourquoi il t'en a chargé ».

Comme Saint-Cirgues semblait s'excuser, s'abritant derrière les ordres du roi, elle répartit hautaine : « le frère et la sœur s'accommoderont et toi, tu resteras là ». Henri III ne s'accommoda point avec la reine de Navarre, mais celle-ci s'accommoda avec son gardien. En attendant les instructions de Montmorin que son gendre était aller chercher à la cour, Camillac enferma sa prisonnière d'abord au fort de Saint-

Amand, puis sur sa demande au château de Saint-Saturnin, demeure plus confortable, et enfin à Usson, place désignée par le roi pour l'internement de sa sœur.

D'Aubigné, mettant ces propos dans la bouche d'Henri IV, nous raconte comment la belle Margot berna son geôlier. « Camillac ne se lassa pas de faire les doux yeux et de soigner sa taille outre l'ordinaire, devenant en peu de temps d'aussi malpropre que je pourrais être, oint et joli comme un beau petit amoureux de village ». Mais de quoi lui servit à la longue sa bienséance ? L'histoire est plaisante des ruses et des artifices desquels cette reine s'avisa pour éloigner de ce château le marquis de Camillac qui l'importunait fort : c'est quelle lui faisait croire qu'elle l'aimait, qu'elle voulait lui faire du bien. Enfin elle lui donnait sa maison à Paris, l'hôtel de Navarre et une terre de deux mille livres de rente située en son duché de Valois proche de Senlis. Et pour joindre les effets aux paroles, elle lui fit expédier une donation en bonne forme de ces deux pièces, et fit envoyer à monsieur Hennequin, président en la cour de parlement et un des chefs de son conseil, et en même temps fit expédier une contre-lettre au dit sieur, lui mandant qu'il n'en fit rien et que, tirant l'affaire en longueur, il le tint toujours en haleine et espérance d'obtenir d'elle tout ce qu'il voulait. Il y a plus, continuant ses artifices, elle feignit d'aimer grandement sa femme, et elle se fit un jour apporter ses bagues; elle voulut qu'elle s'en para quelques temps dans le château et même elle lui aidait à s'en enjoliver, puis lui disait : ah !! que cela vous sied bien ! ah !! que vous êtes belle, madame la marquise ».

Et le bon du jeu fut que sitôt que son mari eut le dos tourné pour aller à Paris, elle la dépouilla de tous ses bijoux, se moqua d'elle, la renvoya comme une piteuse avec tous ses gardes et se rendit dame et maîtresse de la place, le marquis se trouva bête et servit de risée au roi son frère, au roi de Navarre qui l'avait commis, et à toute la cour.

J'estime beaucoup le caractère d'Agrippa d'Aubigné, sa valeur militaire, la sagesse de ses conseils, sa fidélité et aussi l'indépendance de son langage auprès de son maître Henri IV; mais la haine égare ce vieux protestant lorsqu'il s'agit de la malheureuse reine de Navarre. Le « divorce satirique » est un libellé infâme qui déshonore à la fois son auteur et le roi qui le couvrit de son autorité. C'est pourquoi je l'ai qualifié de méchante langue. Je n'aurais même pas cité ce passage s'il ne se trouvait corroboré par d'autres témoignages moins suspects.

Des annales de la ville d'Issoire, Hilarion de la Coste, un contemporain nous donne la même note : « Le marquis de Camillac la mena et l'enferma à Usson, mais tôt après ce seigneur, d'une maison très illustre, se vit le captif de sa prisonnière : il pensait avoir triomphé d'elle, et la seule vue de l'ivoire de son bras triompha de lui et dès lors il ne vécut que de la faveur des yeux victorieux de sa belle captive ».

L'excellent Brantôme lui-même, dont on sait l'amoureux respect pour Marguerite de Valois, ne parle pas autrement : « Celui qui la tenait prisonnière en devint prisonnier dans peu de temps, encore qu'il fut brave et vaillant. Pauvre homme ! que pouvait-il faire ? Vouloir tenir une prisonnière sujette et captive en sa prison celle qui de ses beaux yeux et de son beau visage peut assujettir en ses liens et chaînes tout le reste du monde, comme un forçat ! Le voilà donc ce marquis ravi et près de cette beauté ; mais elle qui ne songe en aucunes délices d'amour, ainsi en son honneur et en sa liberté, joue son jeu si accortement, qu'elle se rend la plus forte, s'empare de la place et en chasse le marquis bien ébahi d'une telle surprise et ruse militaire ».

Voici donc un fait historique qui semble bien établi par des témoignages contemporains et concordants. Margot joue l'amour à Camillac, l'affola, puis l'ayant berné le mit à la porte d'Usson, l'envoyant « à Saint-Cirgues cueillir ses pommes ». Cependant je ne le rapporte qu'au titre d'une simple légende : la vérité me semble tout autre, au moins quant à la forme sous laquelle ces événements se sont déroulés et aux détails qui donnent du piquant à l'anecdote. Que la beauté de Marguerite, le charme qui se dégagait de toute sa personne aient été des facteurs importants dans son « accommodement » avec Camillac, cela est naturel et je l'admets volontiers ; qu'elle ait soldé le pacte par des faveurs d'ordre intime et que pressée par la nécessité elle se soit « laissée mettre au montoir », cela me paraît plus douteux.

Margot fut une grande amoureuse, du moins on l'affirme ; mais les pamphilétaires seuls la représentent comme une gourgandine vicieuse et lubrique. Elle était fille de France, princesse et très grande dame à Usson comme à la cour des Valois. Les vingt-cinq gros volumes de ses livres de comptes conservés aux archives sont très instructifs à ce point de vue.

Ils démontrent à l'évidence que son train de vie fut toujours celui d'une reine et sa maison montée sur un pied conforme à son rang. Notons le en passant, car cela explique pour une part ses libéralités à l'égard de Camillac. Celui-ci, auvergnat pratique, semble avoir été toujours soucieux de ses intérêts matériels.

Les dépenses de la cour d'Usson étaient considérables et on peut sans conjectures hasardeuses supposer que la reine de Navarre, dont les revenus étaient irrégulièrement servis, fut souvent gênée pour y faire face. Sans doute le Comte de Saint-Cirgues lui vint en aide pécuniairement. Les donations consenties à son profit ne représentent pas autre chose que le remboursement ou la garantie de ses avances et peut être aussi la récompense monnayée de son accord avec les Guise. En tous cas cette donation, dont l'original a été en la possession de maître Chalus, notaire à Mauzun, et fut communiqué en 1866 à l'académie de Clermont, ne correspond

aucunement aux indications fournies par d'Aubigné : Marguerite ne pouvait donner l'hôtel de Navarre qui ne lui a jamais appartenu, ni même son hôtel d'Anjou vendu depuis 6 ans déjà à madame de Longueville. L'acte authentique ne fait aucune mention des terres situées dans le duché de Valois, mais seulement des droits de la princesse sur les seigneuries d'Auvergne faisant partie de sa dot, plus d'une somme de 40 000 écus et d'une pension de 10 000 écus provisoirement réduite à 6 000. Ces deux dernières libéralités sous forme de promesse, non à titre de donation. L'acte olographe est sous seing privé et daté du 8 septembre 1588, donc postérieur d'un an à la remise d'Usson et au départ de Camillac.

Lieutenant général d'Auvergne sous le gouvernement du comte de Montmorin-Saint Hérem, le comte de Saint Cirgues avait, en 1574 été pourvu du titre de gouverneur du haut pays. C'est un démembrement de sa charge consenti par Saint Hérem à cause de son âge et de ses infirmités. Camillac conserva ces fonctions après la mort de son chef, mais il dut ensuite les remettre au duc de la Rochefoucauld, comte de Randan, nommé par le roi seul gouverneur pour toute la province, conservant seulement celle de lieutenant général.

Peu après il partit pour Constantinople en qualité d'ambassadeur extraordinaire. A son retour il trouva Lignerac bailli des montagnes. Le ressentiment qu'il conçut à l'égard de Randan en se voyant dépouillé de sa charge le fit s'inféoder au duc de Joyeuses, dont les menées contrecarraient celles de La Rochefoucauld dans le haut pays.

Le sévère avertissement de la reine de Navarre le jour de son arrestation à Ybois, d'autres plus discrets des princes de Lorraine lui firent comprendre que peut-être dans cette affaire il avait joué un rôle de dupe. Moins pour réparer ce que Marguerite appelait sa faute que pour garder ses positions, il s'institua son gardien à Usson, refusant de remettre la place et la prisonnière au capitaine Jacob commissionné par le roi à cet effet. Son intérêt et les charmes de Margot ne furent peut-être pas complètement étrangers à cette décision, mais d'autres considérations plus honorables l'y incitèrent également. La mère du comte de Saint-Cirgues, Charlotte de Vienne, devenue veuve s'était remariée avec le baron de Chabannes-Curton et avait été la gouvernante de Marguerite de Valois, qu'elle chérissait comme sa propre fille. La princesse de son côté conserva toujours un religieux souvenir des soins dont son enfance avait été entourée. Elle était trop avisée pour n'en point faire état auprès du fils de sa bonne gouvernante. Celui-ci, nous le savons par les « annales d'Issoire », n'était pas fier de la méchante besogne dont on l'avait chargé ; il en voulait à Joyeuses : « J'ai été trompé par lui », confessa-t-il in jour, « Il a rejeté le malheur sur moi pour s'en dispenser. »

voulait à Joyeuses: « J'ai été trompé par lui », confessa-t-il in jour, « Il a rejeté le malheur sur moi pour s'en dispenser. »

Tout cela fut habilement exploité par le duc de Guise, fidèle ami de la reine captive. Dès le premier jour, il entame des négociations secrètes avec Camillac et c'est à la suite de ces transactions que Saint-Cirgues donna plus de liberté à Marguerite et lui laissa le commandement d'Usson. On comprendrait mal autrement un homme ayant dans les veines le sang des Camillac, amant éconduit, gentilhomme berné par sa maîtresse, apportant au parti dont elle était l'animatrice, la force des châteaux qu'il possédait nombreux en Auvergne et l'appui de sa très grande influence dans la province ; alors surtout qu'il était déjà en mauvais termes avec Randan, chef officiel de la Ligue. C'est volontairement qu'il quitta Usson, ni lui ni la marquise n'en furent chassés. La meilleure preuve, c'est que madame de Camillac, qui depuis 1572 faisait partie de la maison de Navarre, conserva ses fonctions au château et qu'en 1587, succéda à la comtesse de Caudale avec le titre de première dame d'honneur.

S'il se rendit à Saint-Cirgues, ce fut non pour y « cueillir ses pommes », la saison d'hiver eut été mal choisie pour cela, mais pour y faire ses préparatifs avant de rejoindre l'armée du duc de Mayenne. C'est là qu'il finit sa carrière, tué devant Saint-Ouen en avril 1589. Cette mort du donataire anéantit l'effet de la donation promise par la reine de Navarre et point ne fut besoin, on le voit, de l'intervention de maître Hennequin pour traîner l'affaire en longueur.

Jean Timoléon de Camillac, comte de Saint-Cirgues après son père, fut lui aussi un ligueur de marque.

Randan avait été tué à la bataille de Cros-Rolland le 14 mars 1589, le jour même où dans la plaine d'Ivry le panache blanc d'Henri IV mettait en déroute l'armée de Mayenne ; le marquis de Camillac le remplaça à la tête du parti en Auvergne.

Ivry porta le coup mortel à la Ligue, qui dès lors cessa d'être un parti national. Elle se succéda quelques années encore, tronçons épars sans cohésion, inconsciemment à la solde de l'Espagne ; entretenue surtout dans les provinces par l'animosité des seigneurs en compétition pour les places et l'argent.

En Auvergne, elle fut décapitée par la mort de Randan. Personne ne discutait la valeur militaire ni l'intrépidité de Camillac. Les soldats le suivaient ; mais il n'avait pas l'autorité de son prédécesseur pour s'imposer aux villes surtout à Riom, capitale de la province. Son rôle de chef consista surtout à diriger des expéditions isolées ; on le vit au pied de Tournoël ; on le retrouva à Pontgibaud. On le vit surtout parcourant le pays, brûlant et détruisant des bourgs sans défense,

laissant ses soldats piller et rapiner un peu partout ; mais presque toujours en état d'infériorité devant les troupes royales, qui gagnaient chaque jour du terrain.

L'abjuration d'Henri IV l'ayant fait roi de tous les français, le baron de Saint-Cirgues ne fut pas le dernier à jurer fidélité au roi très chrétien. Après lui, la terre de Saint-Cirgues resta encore dans sa maison pendant trois générations : Jacques Timoléon, Charles Timoléon et Philippe de Beaufort-Montboissier la possédèrent successivement, vivant comme les autres gentilshommes de leur temps, c'est à dire aux armées ou à la cour, plus rarement dans leurs terres.

Le lieutenant général Philippe, marquis de Canillac, comte de Saint-Cirgues, seigneur de Champeix, Perrier, Pardines, Sugères, Château-neuf du Drac, Guérines, prince de Combret, etc... fut le dernier Montboissier possesseur de Saint-Cirgues. Il mourut sans postérité en 1732 et quelques années plus tard (14 juin 1732), le comté fut mis en adjudication et acquis moyennant 106.500 livres par Yves de Tourzel d'Alègre, maréchal de France. De race féodale comme les Montboissier, les d'Alègre étaient cependant moins anciennement illustres à cette époque.

Morinot de Tourzel, le plus connu de leurs ancêtres, fut chambellan de Charles VI et grand favori de Jean de Berry, duc d'Auvergne, qui lui fit don de la terre d'Alègre (avril 1385) confisquée sur Bertrand de Saint Nectaire. A cette terre, dont il prit le nom conservé par ses descendants Morinot avait joint Meilhaud proche de Tourzel et contigu à Saint-Cirgues. C'est une des raisons pour lesquelles les barons de Meilhaud et les comtes de Saint-Cirgues furent souvent en mésintelligence : enchevêtrement de leurs justices, luttes d'influence et surtout pendant la Ligue : divergence d'orientation politique.

Nous avons vu les Canillac ligueurs, d'Alègre tenait pour le roi. Pour l'un comme pour l'autre, Issoire fut toujours l'objet d'ardentes convoitises. Les habitants de cette ville les redoutaient également. Alternativement prise, reprise et surprise par les huguenots, les catholiques et les gens du roi, chaque fois pillée, rançonnée, brûlée, détruite par les vainqueurs, la malheureuse cité n'aspirait qu'à une chose : se tenir à l'écart des factions et vivre en paix sous l'administration de ses consuls.

Les ligueurs la tenaient en 1589 lorsque le baron de Melhaud parvint à la reprendre par surprise grâce au concours des Auteroche, bourgeois, ses partisans. Il en confiât le commandement à son lieutenant Frédeville, jeune homme sans expérience qui en fut chassé dix jours après par le comte de Randam.

Les royalistes s'en rendirent maîtres à nouveau au printemps 1590, et c'est en allant au secours de ligueurs menacés par le duc de la Rochefoucault qu'il périt à la bataille de Cros-Rolland.

A ce moment Alègre était à la cour. C'est lui qui portât au roi la nouvelle officielle de la prise d'Issoire. En retour Henri III lui en donna le gouvernement. Il prit possession de son commandement quelques jours après Pâques et vécut deux ans dans cette sorte de vice-royauté, faisant chère-lie avec sa maîtresse Françoise Babou de la Bourdaisière, marquise d'Estrées, mère de la belle Gabrielle.

C'est à cette dame que s'applique le quatrain fameux :

« Catin, dont les soeurs sont catines, »

« Sa grand mère le fut jadis, »

« Sa mère, tantes et cousines »

« Hormis Madame de Sourdis. »

Le dernier vers n'est pas le moins méchant, ni le moins justifié, il faut le reconnaître.

Je ne sais qui à écrit qu'à cette époque la cour d'Issoire fit pendant à la cour d'Usson. Rien n'est moins justifié : Usson était une cour élégante et distinguée, Issoire fut à proprement parler une basse-cour malpropre ; non du fait d'Alègre lui-même, mais en raison de la faiblesse avec laquelle il supporta les débordements de sa vieille maîtresse.

La fête eut une fin tragique : exaspérés des vexations dont ils étaient l'objet, les Issoiriens se concertèrent et dans la nuit du 8 juin 1592, un groupe décidé fit irruption dans la maison Charrier, logis du roi d'Issoire. Malgré une courageuse défense, Meilhaud tomba sous le poignard du bourgeois Blézin, tandis que le grand Bessant éventrait la marquise, de son coutelas de boucher. Son corps fut jeté à la rue et l'on constate quelle tressait des cadenettes et portait des noeuds de rubans en des endroits où les femmes n'ont pas coutume de placer semblables ornements.

C'est d'elle que son mari, Jean-Antoine d'Estrées, marquis de Coeuvres et grand maître de l'artillerie, disait dans son écoeuement de vertueux gentilhomme : « Voyez-vous cette femme ? Elle me fera un clapier de P... de toute ma maison. »

L'histoire d'accord avec la cruelle épigramme de Sigogne, nous assure qu'il ne s'est pas trompé. L'annaliste d'Issoire, rapportant cet assassinat observe que les d'Alègre semblent tous voués à une mort violente.

En fait le père d'Yves d'Alègre, grand ami du roi de Pologne, qui voulait en faire son chancelier, fut tué par le baron de Vitray, vengeant la mort de son père.

Yves d'Alègre, oncle du baron de Meilhaud, fut assassiné dans son lit par des estafiers déguisés en femmes. Vengeance d'une grande dame qu'il avait calomnié, n'ayant pu en faire sa maîtresse. Ceux-là périrent sans éclat, mais il faut le dire, la

liste est plus longue des Alègres qui ont trouvé une mort glorieuse sur les champs de bataille : Pierre à Azincourt, Yves I, blessé à Dax au retour du combat de Tartrs et mort des suites de ses blessures, Yves II et son fils à Ravennes ; beaucoup d'autres encore ont versé leur sang pour de nobles causes, servant loyalement leur prince et leur patrie.

Au XVIII^e siècle, lorsque les Tourzel d'Alègre prirent possession de Saint-Cirgues, les moeurs étaient plus douces et ce sont surtout de nobles et gracieuses figures de femmes que nous verront se profiler sur les pelouse du parc.

Le Maréchal veuf au moment de son acquisition avait épousé en 1679 la fille d'un richissime président du tribunal de Toulouse : Jeanne de Garaud de Caminade, qui lui porta « cent mille écus de dot très bien comptés ».

C'était paraît-il la « femme la plus folle et la plus dissipatrice qu'il soit possible d'imaginer, après avoir été habillée comme une reine à son mariage par son père, elle a jeté encore douze mille francs à un voyage qu'elle fit à Fontainebleau. Elle y entra dans le carrosse de la reine (il n'y a pas de raillerie) : elle donna cinquante pistoles aux valets de pied ; elle et tout en proportion ». Voilà une jeune mariée bien inquiétante, et véritablement on pouvait mal augurer du ménage de ce pauvre maréchal.

Nous le plaindrons moins lorsque nous saurons que ce portrait est tracé par madame de Sévigné et adressé à son fils Charles. Celui-ci avait soupiré auprès de l'opulente Caminade, qui était en même temps une fort jolie fille. Il l'aurait bien épousée et la demoiselle y aurait consenti assez volontiers, dit-on ; mais cette alliance n'eut pas l'heur de plaire à maman Mignonne et à ses amies madame de la Fayette et la Vardieu. On en détourna le beau Charles et Jeanne-Françoise épousa Yves d'Alègre, lors âgé de 26 et colonel des dragons du Roi.

Il est certain cependant que madame d'Alègre avait des goûts fort dispensieux, au point que pour mettre un terme à ses prodigalités le maréchal dut la reléguer dans ses terres d'Auvergne. Là, nous apprend Sanit-Simon, elle s'employa à meubler sa maison de campagne des plus superbes brocards d'or en tapisseries et en chaises. Plus tard elle tourna à la religion, « elle mit un remboursement de mille francs en tableaux de dévotion ». Puis elle rêva de vivre en anachorète : un matin de printemps 1684, elle partit à pieds de son hôtel de Paris avec seulement quelques pistoles en poche. Elle comptait gagner un port de mer et s'embarquer pour la Thélaiide, sur les rives du Jourdain, là où le pieux solitaire Lozime, mort au VI^e siècle, revient tous les ans pour communier Marie l'Égyptienne dans la nuit du jeudi au Vendredi Saint.

On la rejoignit quelques jours après à Rouen, écrit madame de Sévigné ; sur la route d'Orléans, assure Saint-Simon. C'est elle vraisemblablement, qui jugeant le château de Cordès insuffisant, malgré que Le Notre y eut dessiné les admirables charmilles qu'on peut y voir encore, avait incité son mari à faire abattre le vieux fort de Meilhaud pour construire à sa place une somptueuse demeure dans le goût du XVIII^e siècle. Le plan dressé à cette occasion figure à la collection des estampes de la bibliothèque nationale.

Le maréchal, mort le 9 mars 1733, ne jouit pas longtemps de sa nouvelle demeure, il laissait deux filles dont l'une, mariée au maréchal de Maillebois, l'autre à Colbert, marquis de Barbezieux et des petits enfants représentants de sa fille aînée décédée. Saint-Simon a longuement rapporté les infortunes conjugales de cette jeune fille de 16 ans donnée à un seigneur véritablement par trop volage ; contentons nous de la plaindre. Ce n'est pas elle, mais sa sœur qui fut la châtelaine de Saint-Cirgues.

Le mariage de Marguerite de Tourzel d'Alègre avec le comte de Rupelmonde fut à l'époque un grand événement mondain, il eut presque un caractère politique.

Saint-Simon, qui n'en est pas à une erreur près lorsqu'il s'agit de gens qu'il n'aime pas, prêtent tenir du marquis de Torcy que ce comte flamand n'était en réalité qu'un simple ouvrier mineur enrichi par des procédés malhonnêtes aux dépens des véritables Rupelmonde dont il aurait acquis les terres et pris le nom. C'est une simple méchanceté : Maximilien-Philippe-Joseph de Lens-Boulogne, seigneur de Recours et de Licques, baron de Wissekerke, comte de Rupelmonde, etc... colonel aux armées de Sa Majesté le Roi d'Espagne, était un gentilhomme de très bonne maison. Son union avec la fille d'un maréchal de France fut le premier mariage effectué au lendemain du couronnement de Philippe V de Bourbon, roi d'Espagne et petit fils de Louis XIV, entre les représentants de deux noblesses, la veille encore opposées.

Le roi, le dauphin, les princes du sang signèrent le contrat de mariage et après eux, les plus grands noms des deux nations.

Pour mieux en souligner l'intérêt politique, c'est dans l'hôtel du duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne, que furent données les fêtes avec tout l'apparat cher à la marquise d'Alègre. A cette époque où les ripailles étaient la règle, le Mercure de France s'étonne cependant de l'importance du dîner de noces et le décrit en grands détails : vingt six plats au premier service alternant avec vingt six hors d'oeuvres ; trois services de viandes, un service d'entremets et pour dessert, vingt six compotes différentes en plus des gâteaux, des fruits et des liqueurs.

Cette énumération donne une idée flatteuse de l'estomac de nos ancêtres. Par un triste retour sur nous même, elle nous fait comprendre pourquoi nous souffrons de la goutte.

Française par sa naissance, espagnole par son mariage, la comtesse de Rupelmonde était très grande dame dans les deux pays ; mais elle était ambitieuse et rêvait d'un rang plus élevé encore. Elle avait espéré que Philippe V mettrait Grandesse dans sa corbeille de mariée. Cet espoir fut déçu. Privée de ce titre, qui l'eut mise au rang des duchesses, elle cherchait par tous les moyens à s'appareiller aux titulaires d'un tabouret. C'était chaque fois l'occasion de luttes et d'intrigues, qui nous paraîtraient futiles aujourd'hui si nous ne savions l'importance que les questions de préséance jouent encore dans certains milieux.

Au fronton de la grande porte du château de Saint-Cirgues, elle avait fait sculpter les armes accolés de Lens et d'Alègre avec un manteau et une couronne d'allures tout à fait ducal. Elle en fit reproduire le dessin sur les portières de son carrosse à six chevaux. Grand émoi à la cour ; hérauldistes et généalogistes de profession furent mis en branle.

Après bien des hésitations, Clérambault finit par conclure que le manteau d'hermine ornant les armes de Rupelmonde n'était pas ducal mais simplement comtal, parce que le bas en était coupé par des festons.

Quant à la couronne, il décida qu'elle était bien comtale, parce que composée de perles, malgré que leur groupement en petites pyramides simula la feuille d'ache réservée aux ducs.

Enhardie par ce demi-succès, madame de Rupelmonde fit un jour drapée sa chaise à porteurs d'une housse couleur pourpre. Véritablement elle dépassait la mesure ; le pourpre est réservé aux duchesses. Louis XVI intervint ; la housse disparut.

La comtesse était dame au Palais et notoirement plus ancienne que la marquise de Gontaud : mais celle-ci monta en dignité ! Sa belle mère lui ayant cédé son tabouret, elle eut rang de duchesse et à une cérémonie religieuse passa carrément devant madame de Rupelmonde.

En bonne Auvergnate, celle-ci avait des muscles solides et la fierté de sa race : sans vergogne, elle saisit la petite duchesse par le bras et la repoussa derrière elle. Oubliant leur rang et l'endroit où elles se trouvaient, les deux dames après quelques propos sans aménité, en vinrent, paraît-il, à échanger des injures en termes d'une verdeur sans pareille.

Ce fut un beau tapage à la cour. Le maréchal d'Alègre, soutenu par les comtes de Paris et Chatillon, rédigea un mémoire pour justifier les prétentions de madame de Rupelmonde ; de leur côté, les ducs se réunirent chez le cardinal de Fleury, et le maréchal de Villars fut chargé de porter leurs doléances au roi.

A ce moment, Louis XV avait succédé à Louis XIV, mais s'il oubliait volontiers l'étiquette dans l'intimité, il n'en était que plus rigoriste en public. Il décida que les dames titrées devaient avoir partout le pas sur les autres...

C'est parce qu'ils sont bien caractéristiques de leur époque, que j'ai rapporté ces menus détails peu intéressants par eux mêmes.

De ces petits échecs blessants pour son amour-propre, il ne faut pas déduire que madame de Rupelmonde ait été handicapée à la cour. La princesse des Uroins l'avait en grande amitié et ne manquait pas une occasion de la pousser avant. Elle l'avait présentée à madame de Maintenon et celle-ci lui témoignait une particulière estime. Elle faisait partie du cercle de la duchesse de Bourgogne et y comptait parmi les intimes.

Le comte de son côté se faisait apprécier à la fois par sa valeur et par ses réelles qualités militaires. Le roi avait pris à son compte la solde du régiment de Rupelmonde Wallon. Lorsque la Reine d'Espagne fut enceinte, c'est lui qui fut désigné pour en porter la nouvelle officielle à la cour de France.

Récemment promu maréchal des camps, il pouvait prétendre aux plus hauts grades et à cette Graudesse espagnole si ardemment désirée par sa femme, lorsqu'une balle en plein corps le fit périr le 9 décembre 1712 à la bataille de V'illabiciosa. Il n'avait que 28 ans. Sa veuve passa les 18 mois de son deuil dans une retraite à peu près complète, et pour une bonne part en Auvergne.

Lorsqu'elle reparut à la cour, où elle était vivement désirée, on constata que son veuvage avait singulièrement modifié sa mentalité. Pendant les sept années de son mariage et malgré l'éloignement de son mari presque toujours aux armées, la conduite de madame de Rupelmonde avait toujours été absolument correcte.

La sévère madame de Maintenon l'écrivait souvent à la princesse des Uroins en la remerciant de lui avoir fait connaître une « aussi charmante et aussi bonne femme ». Saint-Simon lui-même d'habitude fort malveillant à son égard n'a rien trouvé à blâmer dans la tenue de madame de Rupelmonde du vivant de son mari.

Mais le temps avait marché pendant son absence : Louis XIV avait vieilli, il était malade et assombri par les revers qui ont marqués la fin de son règne.

La dévotion de plus en plus étroite de madame de Maintenon créait autour d'elle une atmosphère ennuyeuse et pénible, l'entourage du Roi faisait un contraste frappant avec celui du duc d'Orléans, qui groupait un essaim brillant et animé de jeunes et jolies femmes.

Madame de Rupelmonde avait 26 ans ; elle se trouva naturellement attirée du côté des rires et de la gaieté. La chronique assure qu'après avoir été une femme irréprochable elle se montra une veuve plutôt joyeuse.

Saint-Simon qui je le répète ne l'aimait pas, la dépeint « rousse comme une vache, avec de l'esprit, de l'intrigue, mais avec une effronterie sans pareille ». Elle se fourra à la cour où avec les sobriquets de « la Blonde la Naque à tout » parce qu'elle était de toutes foires et marchés, elle s'initia dans beaucoup de choses, fort peu contrainte par la vertu et jouant le plus gros jeu du monde ».

Le portrait est sévère et bien différent de celui que trace le duc de Luynes de sa sœur madame de Maillebois : « elle ne manquait pas d'esprit, mais avait une façon de parler qui n'en donnait pas l'opinion qu'il méritait à ceux qui la connaissaient peu. Elle était bonne amie, capable d'attention, parlant beaucoup, ne disant jamais de mal de personne, souffrant même avec peine la médisance ... Elle aimait beaucoup le jeu et jouait très noblement. Elle avait beaucoup gagné et avait, à ce que l'on croit, beaucoup d'argent comptant ». Si l'on s'en rapporte au superbe largillière qui ornait le cabinet de son arrière neveu, mon pauvre ami, le comte d'Hunolstein, cette rousse ardente était plutôt blond cendré.

« C'était en tout cas une fort belle femme. »

« Rupelmonde est un soleil »

« Dont l'éclat est sans pareil. »

« C'est une blonde qui frappe ; »

« Malheur au cœur qu'elle attaque..... »

disait en de bien mauvais vers un familier de Marby à la fin d'un séjour de la duchesse en Bourgogne.

Quelques années plus tard, Voltaire la comparait à Vénus :

« Mais, c'est en vain qu'abandonnant les cieux »

« Vénus comme eux (Apollon et Neptune) veut se cacher au monde : »

« On la reconnaît au pouvoir de ses yeux »

« Dès qu'on voit apparaître Rupelmonde. »

Il n'est pas étonnant qu'elle ait eu des envieux et malgré sa bienveillance habituelle, se voit même attirée des ennemis.

C'était une maîtresse femme, auvergnate pratique, fort entendue à ses affaires, sachant bien défendre ses intérêts, mais ambitieuse et ne négligeant aucune occasion de se pousser elle et les siens.

Elle ne fut pas épargnée par les satiriques lorsqu'elle figurait en belle place à la cour du régent. On aurait tort cependant de la juger d'après des couplets dans le genre de celui-ci :

« Je suis la Rupelmonde, »
« Dit la Maillebois courroucée : »
« Non, je n'aime pas tout le monde ; »
« Faites ailleurs votre marché. »
« J'en voulais un, je l'ai trouvé »
« Retournez à la blonde ; »
« J'en voulais un, je l'ai trouvé, »
« Ma sœur n'en a jamais assez. »

On lui a prêté des amants : Grammont, Villequier.

Grammond ? Cela m'étonnerait, elle a marié son fils à mademoiselle de Grammond. Malgré la facilité des mœurs de cette époque, je répugne à l'idée d'une mère unissant son enfant très aimé à la fille de son amant.

Le duc de Villequier ? Je n'en sais rien. Tout comme Grammond, il fréquentait assidûment chez la comtesse ; mais l'un et l'autre étaient gentilshommes et discrets. S'il y eut une liaison, elle ne fut jamais affichée.

On cite encore un troisième nom, celui de Voltaire ; la comtesse lui témoignait beaucoup d'amitié et lui accordait une grande confiance.

On sait que le poète, qui faisait éditer ses vers en Hollande, n'eut pas lieu d'être satisfait de ses éditeurs.

« Canaux, canards, canailles »

écrivait-il un jour pour peindre la Hollande et les hollandais. En 1722, un des voyages, nécessité par une question d'édition, coïncida avec un déplacement de madame de Rupelmonde qui avait des intérêts dans les Pays-Bas, du chef de son mari. Voltaire fut son compagnon pendant ce voyage, qui ne fut peut-être pas seulement un voyage d'affaires. Il semble bien qu'elle ait eu à remplir une mission diplomatique dont l'avait chargé le cardinal Dubois.

Le jeune Arouet avait 28 ans, elle 34. Madame de Rupelmonde le présenta dans les salons aristocratiques. Cela donna lieu à bien des commentaires et Voltaire ne faisait rien pour les contredire.

« Une beauté qu'on nomme Rupelmonde, »
« Avec qui les amours et moi »
« Nous courons depuis peu le monde, »

écrit-il en tête d'une lettre au cardinal dictée par la comtesse. Ces trois vers qui ne sont peut-être que la vantardise d'un jeune bourgeois flatté des attentions d'une très grande dame, représentent toute la documentation dont on s'est servi pour affirmer leurs relations amoureuses.

C'est insuffisant à mon avis ; mais s'il n'est pas certain qu'il fut son amant, il s'est avéré tout au moins qu'il prit à tâche de lui enlever ce qu'elle pouvait avoir conservé de sentiments religieux.

L'abbé Duvernet, dont la « Vie de Voltaire » mérite d'être prise en considération puisqu'elle fut écrite du vivant de l'intéressé et (leur correspondance en fait foi) soumise à ses corrections, nous assure « qu'à une âme pleine de candeur et un penchant extrême à la tendresse, madame joignait une grande incertitude sur ce qu'elle devait croire ». Il ajoute « qu'elle aimait beaucoup Voltaire et déposait dans son sein ses doutes et ses perplexités ». C'est probablement pour fixer son incertitude que pendant le voyage en Hollande, il écrivit le fameux poème « Pour et contre », plus connu sous le nom « D'épître à Uranie ». Cette œuvre qui le brouilla avec Rousseau dans le même temps où il avait fait sa connaissance, est la première dans laquelle professant ouvertement le déisme, il nie carrément la Révélation, le Christ et la religion chrétienne. Voltaire promu au rang de confesseur parvint-il à déchristianiser sa patiente ? L'histoire ne le dit pas ; en tout cas ce ne fut pas une conversion définitive. Après avoir brillé d'un vif éclat à la cour du régent et fourni matière à copié pour les libellistes, madame de Rupelmonde revint à des sentiments très orthodoxes.

Dame au palais de Marie Leczinska, elle semble avoir sans difficultés conformé son attitude à celle de sa pieuse souveraine. La beauté des blondes se fane plus vite que d'autres ; si l'on en croit les chroniqueurs, la comtesse après la quarantaine, donnait déjà des marques de vieillissement. Elle avait un fils unique, celui-là même qui épousa mademoiselle de Grammond ; officier de grand mérite, il périt comme son père, tué à Pfaffenhaven peu après avoir été promu maréchal de camps. Il laissait un adorable bébé sur lequel madame de Rupelmonde avait reporté toute sa tendresse. Cet enfant lui fut enlevé à l'âge de 4 ans, le Vendredi Saint de l'année 1745. Douloureusement frappée par ces deuils successifs, la châtelaine de Saint-Cirgues se retira peu à peu du monde.

Déjà en 1741, elle avait obtenu pour sa bru, la survivance du titre de dame du palais, elle la substitua à sa place auprès de la reine et dès lors, vivant presque toujours sur ses terres, spécialement à Saint-Cirgues, elle s'adonna aux pratiques d'une piété parfois austère, certainement très sincère et très profonde. Elle est morte

en 1752, l'année même où sa belle fille prenait le voile des filles de Sainte Thérèse au carmel de la rue de Grenelle. Le 20 août 1751, madame de Rupelmonde avait fait donation du marquisat de Tourzel et de Champeix à son petit neveu le marquis de Sourches, comte de Montsoreau.

C'est ainsi qu'après le décès de son frère Louis Emmanuel, mort sans postérité, le château de Saint-Cirgues advint au grand prévôt de France, Louis du Bouschet, marquis de Sourches et de Tourzel. La nouvelle marquise, qui fut plus tard duchesse de Tourzel, se nommait Louise Elisabeth De Croy d'Havré, fille du duc d'Havré et de Marie Louise Montmorency-Luxembourg.

Elle est certainement l'une des plus nobles et des plus attachantes parmi les femmes qui ont assisté à l'agonie de la monarchie.

Les fonctions du marquis de Sourches le retenaient habituellement auprès de la personne du Roi, elles assuraient en même temps à sa femme un rang des plus honorables à la cour.

Elle ne fit cependant point partie du cercle que l'on pourrait appeler l'intimité de Marie Antoinette première manière. Ce n'est pas de la belle et infortunée princesse de Lamballe que je veux parler ici ; celle-là revint quand il fallut mourir. Ceux que je vise, ce sont les amis, les flatteurs de la duchesse de Polignac, ce groupe si funeste à la reine, où trônait Vandreuil et Besendal.

Période de grande jeunesse pour une princesse inexpérimentée, époque de fêtes et de plaisirs bien innocents certes, mais que l'animosité de ses belles soeurs et la matignité publique exploitaient contre la malheureuse souveraine.

Période aussi de folles dépenses. C'était le temps où Rose Bertin présentait des notes de cent mille livres de rubans et dentelles ; le temps où la reine s'obligeait à de coûteuses prodigalités pour satisfaire l'insatiable avidité des amis de madame de Polignac.

Ceci correspond aux premières années de mariage de madame de Sourches, mais son nom n'apparaît point en vedette aux fêtes de Versailles et de Trianon. Elle préférait son intérieur, son mari et ses enfants. Sans doute un pressentiment l'avertissait que ses joies conjugales seraient de courte durée.

Son fils aîné avait à peine 16 ans lorsque le Grand Prévôt périt malheureusement victime d'un accident de cheval à la chasse du Roi. La marquise de Tourzel (c'est sous ce titre qu'elle fut le plus habituellement désignée par la suite) quitta la cour, menant une vie très retirée dans ses terres ou dans son hôtel de la rue de Grenelle.

Lorsqu'elle revint à Versailles, la reine endettée, fatiguée d'un entourage qui la compromettait, fréquentait le salon de sa dame d'atours, madame d'Ossun, plus

assidûment que celui de la gouvernante. C'est là que Marie Antoinette connut davantage et apprécia Louise d'Havré.

Dans ce nouveau cercle composé d'amis fidèles et sûrs, les duchesse de Fitz James, de Bourbon, de Maillé, la princesse de Tarents et du côté des hommes, l'honnête et sage Mercy, le comte de la Marck, le groupe des suédois : Staël-Holstein, récemment marié à mademoiselle Necker, le baron de Stedingk, le toujours dévoué Axel-Fersen ; dans ce nouveau cercle madame de Tourzel pouvait se montrer avec toutes les qualités de son intelligence et de son cœur.

Sa haute distinction, la réserve pleine de dignité de sa vie depuis son veuvage lui attirèrent une royale sympathie, bientôt muée en une solide et confiante amitié.

En 1789, la reine crut devoir se séparer de madame de Polignac devenue spécialement impopulaire. Celle-ci fit partie de la première fournée des émigrés volontaires. Pour la remplacer Marie-Antoinette songea aussitôt à madame de Tourzel.

C'était un honneur plein de périls ; c'était surtout l'obligation d'abandonner au moins partiellement ses propres enfants. On comprend sans peine les hésitations de la mère. Le devoir l'emporta et la marquise de Tourzel accepta le titre de gouvernante des enfants de France.

« J'avais confié mes enfants à l'Amitié, aujourd'hui je les confie à la Vertu ». Telles furent les paroles de la Reine en présentant le Dauphin et sa sœur.

A dater de ce jour, la vie de la châtelaine de Saint-Cirgues se confond intimement avec celle de la famille royale. Elle n'avait pas été des plaisirs. Elle fut des peines, toujours fidèle et dévouée jusqu'au sacrifice quand vinrent les mauvais jours.

Le 1er octobre, avec ses élèves, elle assiste au repas offert par les gardes du corps aux officiers du régiment de Flandre, des gardes suisses et de la garde nationale. Le 5, elle est avec eux dans la voiture qui emporte la famille royale à Paris ; elle demeure avec eux aux Tuileries, gardienne vigilante des enfants de France.

Au mois d'août 1790, l'assemblée voulant donner au pays l'illusion d'un roi libre, autorisa Louis XVI à faire une villégiature à Saint-Cloud.

Madame de Tourzel désirait naturellement emmener sa fille Pauline qui vivait avec elle, camarade de jeux de Madame Elisabeth et du Dauphin.

Ceci était contraire à l'étiquette : le « Voyage » pour les personnes en faisant partie comportait l'admission à la table du Roi. Pour cela il fallait avoir été « présentée ». Pauline était trop jeune pour prétendre à cet honneur.

Fallait-il donc la laisser seule aux Tuileries ?

Le roi ni la reine n'auraient été offusqués de sa présence à Saint-Cloud mais il y avaient « Mesdames » gardiennes inflexibles des habitudes de la cour. La « Présentation » de Pauline risquait de créer un précédent dangereux.

Il fallut que le bon Louis XVI, impatienté, imposa son autorité, assurant au surplus « qu'on se trouvait dans des circonstances exceptionnelles, ayant peu de chance de se reproduire ».

On croit rêver en apprenant que d'aussi mesquines préoccupations pouvaient encore subsister lorsque la famille royale était virtuellement prisonnière aussi bien à Saint-Cloud qu'aux Tuilleries. C'est bien, prise sur le vif, la preuve irrécusable de l'aveuglement du Prince et de son entourage. Jusqu'à la dernière minute, il crut à des émeutes passagères, non point à la sanglante Révolution.

Pauline de Tourzel, qui nous rapporte cette anecdote, ne peut s'empêcher d'en faire la remarque : chaque journée particulièrement dramatique, nous dit-elle en substance, était suivie d'une période d'accalmie. Alors on croyait que c'était fini, on parlait de retourner à Versailles, on faisait des projets d'avenir.

L'année suivante, Pauline fut d'un nouveau voyage, celui de Varennes.

Je ne veut pas après tant d'autres reprendre le récit de cette malheureuse équipée. Cependant puisqu'il est ici question des dames de Tourzel, rectifions en passant une erreur historique trop souvent accréditée.

On a dit qu'une des cause du retard dans l'itinéraire prévu fut le repas du roi en cours de route, repas que son formidable appétit prolongea outre mesure dans une hôtellerie. La comtesse de Béarn (Pauline de Tourzel) nous affirme au contraire que Louis XVI descendit de voiture une fois seulement et pendant quelques minutes le temps de s'isoler dans une grange où personne n'avait pu l'apercevoir.

Après le triste retour ce fut à nouveau la captivité de moins en moins déguisée. Au palais des Tuilleries, les apparences du pouvoir enlevées une à une au faible monarque, et pour madame de Tourzel et sa fille l'intimité chaque jour plus grande avec la famille royale, à mesure que diminuait le nombre des fidèles dont on autorisait la visite.

Le 26 juin 1792, lorsque la foule en délire envahit le château, c'est la marquise de Tourzel, qui, par sa présence d'esprit, en courant elle-même les plus grands dangers, parvint à réunir la Reine et la famille royale.

Le 13 août elle était à coté de son Roi à l'Assemblée Nationale et le 13 elle le suivit aux Feuillants, puis dans la prison du Temple, où sa fille Pauline vint aussitôt la rejoindre. La Révolution ne pouvait laisser à Marie-Antoinette d'aussi fidèles compagnes de son malheur.

Six jours après, pendant la nuit du 18 au 19 août, en même temps que madame de Lamballe et les quelques personnes autorisées comme elles à partager volontairement la prison du roi, les dames de Tourzel furent tirées du Temple et par les souterrains, conduites à l'hôtel de Ville.

Là, comme à leurs compagnons, on leur fit subir un minutieux interrogatoire : « Gouvernante du Dauphin, je devais veiller sur lui nuit et jour, j'avais promis de ne pas le quitter, j'ai tenu mon serment ». La netteté et la simplicité de cette réponse de madame de Tourzel lui valut la sympathie de la foule ; un moment elle espéra qu'on l'autoriserait à retourner au Temple. Manuel qui présidait, insista pour son transfert à la Force, son avis prévalut.

A dater de ce jour, nous apprend Cléry, le dauphin de France, à sa prière du soir ajouta une invocation pour demander à Dieu la conservation de la bonne madame de Tourzel. On sait ce que signifiait ordinairement l'internement à la prison de la Force.

Les dames de Tourzel y trouvèrent cependant des geôliers compatissants et même un protecteur inattendu. Conformément aux ordres donnés, les prisonnières avaient d'abord été installées dans des locaux séparés. Touché de compassion, le guichetier François, intercédâ auprès du membre de la commune Manuel chargé d'inspecter la prison (*La vie à Paris pendant la révolution Rev des 2 mondes 1^e f 1936*).

Celui-ci rendit Pauline à sa mère, même il les autorisa à partager la cellule de madame de Lamballe et à dater de ce moment, de concert avec un autre membre de la commune nommé Hardy, ne cessa de veiller à leur sécurité.

Dès la fin d'août 1792, un peu partout dans les sections se votaient des motions sanguinaires annonciatrices de l'ignoble et lâche tuerie des prisonniers.

Bien placé pour savoir ce qui se préparait et mesurer par avance l'impuissance sinon la complicité des pouvoirs publics à l'égard des assassins de septembre, Hardy n'oubliât point ses protégées.

Le 2 septembre, la veille des massacres de l'Abbaye, il fit évader Pauline. Non sans peine et sans danger il l'abrita d'abord dans sa propre maison, où elle reçut la chaude hospitalité d'une voisine de palier, madame Joseph Carnot, la femme du jurisconsulte.

Puis avec l'aide de Billaud-Varenne et l'autorisation de Danton, il la conduisit rue du Sépulcre chez une ancienne chambrière de l'hôtel de Tourzel nommée Babet.

Hardy, Billaud-Varenne, Danton ! Voilà trois noms que l'on ne s'attendait guère à voir associés dans l'œuvre de salut d'une aristocrate.

Le fait est cependant d'une rigoureuse exactitude, c'est mademoiselle de Tourzel elle-même qui le rapporte dans ses lettres.

Pauline en sécurité, Hardy s'occupât de la marquise. Mais l'entreprise de sauvetage était beaucoup plus difficile. Les événements s'étaient précipités. Le tribunal révolutionnaire improvisé par Maillard et ses acolytes au cours des massacres de l'Abbaye fonctionnait maintenant à la Force dont les septembriseurs gardaient toutes les issues. On était au 4 septembre, et devant l'entrée principale les cadavres s'amoncelait en pyramides sanglantes.

Entassés dans la cour de la prison, madame de Lamballe, madame de Tourzel et leurs compagnons de captivité attendaient leur tour de comparution, jalousement gardés par la foule des sans-culottes.

Un instant réunies, les deux amies venaient d'être séparées, la princesse appelée la première avait disparu. Déjà sa tête sanglante balancée au bout d'une pique était promenée dans les rues, en attendant d'être offerte aux regards de la reine horrifiée. Laissons madame de Tourzel nous raconter elle-même les péripéties de cette journée tragique.

« Il n'y avait pas longtemps que j'étais dans cette cour, lorsqu'il y entra un homme de beaucoup moins mauvaise mine que ceux qui étaient là ; sa figure paraissait sombre non pas cruelle. Il fit deux ou trois fois le tour de la cour, au dernier tour il passa fort près de moi et sans tourner la tête de mon côté, il me dit : « votre fille est sauvée ». Il sortit de la cour... Je ne le vis plus. Je commençais à faire quelques questions aux gens qui étaient auprès de moi, ils me répondirent, m'interrogèrent aussi à leur tour. Je leur répondis que je n'avais pas le moindre remords (de ma fidélité au roi) parce que je n'avais fait que mon devoir. Je leur demandai s'ils ne croyaient pas qu'on puisse être fidèle à son serment ; ils répondirent tous unanimement qu'il fallait mourir plutôt que d'y manquer. « Et bien, » leur dis-je, « j'ai pensé de même. Voilà ce que vous blâmez. J'étais gouvernante de Monsieur le Dauphin, j'avais juré entre les mains du Roi de ne jamais le quitter, je l'ai suivi dans ce voyage (de Varennes) comme je l'aurai suivi partout ailleurs, quoi qu'il dut m'arriver ».

« Elle ne pouvait pas faire autrement » dirent-ils tous ...

« je parlais longtemps avec ces hommes, ils me paraissaient frappés de tout ce qui était juste et raisonnable et je ne pouvais pas m'empêcher de m'étonner que des gens qui ne semblaient pas avoir un mauvais naturel vinssent froidement commettre des crimes, que l'intérêt et la vengeance auraient pu à peine expliquer. Je savais par ces hommes que les prisonniers étaient amenés tour à tour au peuple qui était groupé aux portes de la prison et que après avoir subi une espèce de jugement, on était

absout ou massacré. Malgré cela j'avais le pressentiment qu'il ne m'arriverait rien et ma confiance fut bien augmentée lorsque j'aperçut à la tête de ceux qui venaient me chercher le même homme qui m'avait donné des nouvelles de Pauline. Je fut interrogée pendant environ dix minutes, au bout desquelles des hommes à figure atroce s'emparèrent de ma personne ; ils me firent passer le guichet de la prison à côté de la rue des Balais et je ne puis vous exprimer le trouble que j'éprouvais à l'horrible spectacle qui s'offrit à moi. Une espèce de montagne s'élevait contre la muraille ; elle était formée par les membres épars et les vêtements sanglants de ceux qui avaient été massacrés à cette place. Une multitude d'assassins entourait ce monceau de cadavres ; deux hommes étaient montés dessus ; ils étaient armés de sabres et couverts de sang. C'étaient eux qui exécutaient les malheureux prisonniers qu'on amenait là l'un après l'autre. On les faisait monter sur ce monceau de cadavres sous le prétexte de prêter serment de fidélité à la nation ; mais dès qu'ils étaient montés, ils étaient frappés, massacrés et livrés au peuple. Leurs corps jetés sur les corps de ceux qui les avaient précédés servaient à élever cette horrible montagne dont l'aspect me parut si effroyable. Lorsque je fus auprès, on voulut aussi m'y faire monter ; mais monsieur Hardy qui me tenait par le bras et huit ou dix hommes qui m'entouraient, prirent ma défense. Ils assurèrent que j'avais prêté serment à la nation et, autant par force que par adresse, ils m'arrachèrent des mains de ces furieux et m'entraînèrent hors de leur portée ».

Le temps me presse ; j'écarte donc ce récit poignant dans sa simplicité. Ce qui en augmente l'intérêt, c'est qu'il fut écrit quelques jours seulement après les événements qu'il relate et nullement destiné à la publicité. Il est extrait d'une lettre de madame de Tourzel à sa fille, la comtesse de Sainte Aldegonde réfugiée à Bruxelles.

Le lendemain de sa sortie de prison, la marquise et Pauline se trouvaient réunies chez une parente : madame de Lède. Elles espéraient pouvoir y séjourner au moins quelques semaines. Le soir du troisième jour, « un homme de la plus effrayante figure, très grand avec une barbe énorme », demanda madame de Tourzel ; sans lui donner son nom et sans autre explication, il la prévenait que Pauline, évadée et non pas régulièrement élargie de sa prison, n'était pas en sécurité à Paris.

Etonnée de l'intervention de ce protecteur inconnu, Hardy estima cependant l'avis sérieux et le conseil opportun. Ayant découvert un asile à Vincennes, il parvint à y conduire les dames de Tourzel et Babet, leur fidèle servante. Là dans une maison discrète elles passèrent six mois volontairement recluses, s'interdisant même d'ouvrir les fenêtres et ne recevant d'autres visites que celles de leur bon ami Hardy.

Quand il jugea possible de quitter cet asile, il les installa d'abord, toujours à Vincennes, dans un logement clair et moins retiré, puis leur donna les moyens de traverser Paris et de rejoindre le marquis de Tourzel dans sa terre d'Abondant, où il vivait sans être inquiété, protégé par l'affection de ses anciens vassaux.

Ce furent pour les dames de Tourzel quelques mois d'une tranquillité relative ; mais l'ère des inquiétudes et des persécutions n'est pas terminée. Dans le courant d'avril 1794, elles furent de nouveau arrêtées et avec elles le Marquis et sa sœur, la duchesse de Charest, qui les avait rejoint à Abondant.

Incarcérée aux Bénédiction de la rue Saint Jacques, médiocrement logées et fort mal nourries, elles supportèrent cependant leur sort avec une assez souriante philosophie, grâce à la liberté relative accordée aux prisonniers dans l'enceinte du couvent.

Mais bientôt le régime se fit plus sévère en même temps que l'échafaud éclaircissait les rangs de leurs compagnons d'infortune.

Un jour le bruit courut que le nom de madame de Tourzel était inscrit sur les listes fatales. « A ce moment » raconte la comtesse de Béarn (Pauline de Tourzel), « Nous étions résignées à notre sort, nous nous occupions en attendant à préparer des vêtements qui dispenseraient le bourreau de mettre la main sur nous. »

Au début de septembre, il y eut une alerte, heureusement il s'agissait seulement d'un changement de prison.

L'ordre était venu de les transférer à Port Libre, l'ancien Port Royal des Champs. La voiture qui les y amena repartit avec un convoi de condamnés parmi lesquels elles reconnurent un bon ami, le vieux comte de Thiars.

Les connaissances ne leur manquèrent pas dans cette nouvelle prison, le comte d'Aubusson, la duchesse de la Rochefoucauld, la marquise de Lambert qui attendaient comme elles, le moment de monter dans la funèbre charrette.

On était à l'une des périodes les plus aiguës de la Terreur, l'échafaud fonctionnait sans relâche, on vivait dans des transes continuelles.

Un jour cependant, elles virent arriver un prisonnier d'un genre particulier : il se nommait Couthon. Thermidor envoyait le terroriste rejoindre ses victimes avant de leurs ouvrir les portes de la prison.

Aussitôt après leur élargissement, les dames de Tourzel voulurent reprendre leur place au Temple, auprès des enfants de France. Il ne leur fut pas permis de voir le Dauphin ; mais on les autorisa à voir Madame, deux fois par décade.

Pas une fois elles ne manquèrent à ce pieu devoir jusqu'au jour où aboutirent les pourparlers engagés pour l'échange de Madame Royale contre les Conventionnels livrés par Dumouriez.

Au début, il avait été décidé que les dames de Tourzel accompagneraient la princesse, mais on craignit sans doute l'influence de la gouvernante sur son ancienne élève.

Pour plus de sûreté, quelques jours avant la date fixée pour le départ, la marquise fut de nouveau arrêtée et mise au secret dans la prison du collège des Quatre-Nations. En même temps l'entrée du Temple fut interdite à Pauline.

Précautions inutiles; Madame de Tourzel, seule dépositaire des ultimes volontés de Louis XVI, avait pu en temps utile les communiquer à la Dauphine. Les conseils furent pour beaucoup dans la décision prise par la princesse d'épouser le Duc d'Angoulême plutôt qu'un prince de la maison d'Autriche. Remise en liberté aussitôt après le départ de Madame Royale, la marquise vécut dès lors très effacée, tantôt à la campagne à Saint-Cirques, à Abondant surtout et aussi à Meihlaut chez sa fille de Charost. Son fils, le marquis avait épousé mademoiselle de Pons et deux ans plus tard, en janvier 1797, Pauline de Tourzel était devenue comtesse de Béarn.

Les années passèrent, l'Empire s'établit.

Le comte de Béarn, très bien en cour, devint chambellan de Napoléon 1^o; mais la bienveillance du maître ne s'étendait point à la famille de la comtesse. L'hôtel de Tourzel, comme celui de Béthune, étaient nécessairement les rendez-vous des royalistes; la marquise de Tourzel et ses enfants reçurent l'ordre de quitter Paris. Pendant cinq ans, ils vécurent à la campagne, le plus habituellement dans les terres du marquis. C'est en 1808 seulement que l'empereur, cédant aux sollicitations répétées de la comtesse de Béarn consentit à rapporter l'ordre d'exil.

1814 - Le retour des Bourbons

Pauline de Tourzel était à Compiègne pour l'arrivée des princes. La duchesse d'Angoulême la reconnut dans la foule et se jeta dans ses bras. Son premier mot fut pour lui demander de la conduire à la tombe de Louis XVI.

Lorsqu'on vendit l'ancien cimetière de la Madeleine où, victimes et bourreaux, on avait enfoui pêle mêlé les exécutés de la Révolution, la partie où avait été enterré le Roi et la Reine fut acquise par un monsieur Desclozeau, propriétaire d'une maison contiguë.

uniquement à titre de motif ornemental. Les tours et le donjon furent coiffés de dômes pacifiques ; sous les créneaux, de larges baies ouvertes sur des pelouses du parc donnèrent à la cour d'honneur l'aspect accueillant et gracieux qu'elle conserve de nos jours.

La Révolution se montra clément pour le manoir de Saint-Cirgues.

Les Tourzel avaient toujours été bons pour leurs vassaux et les ci-devant officiers de justice du marquisat mués en hommes d'affaires de la marquise surent protéger le château et son contenu contre le vandalisme des rares sans-culottes villageois. C'est Joseph Favard de Coursat, ci-devant bailli de Saint-Cirgues, père du baron Guillaume Favard de Langlade et Joseph Desrides, notaire et ci-devant procureur d'office de Saint Floret qui servirent de prête nom pour conserver Saint-Cirgues et le rendre intact à ses propriétaires.

On brûlât quelques terriers, le fronton armorié du porche enlevé avec soin fut remisé dans les sous-sols, le mobilier ne subit aucun dommage. J'ai pour ma part bien souvent parcouru ses salons en enfilade, la longue galerie où s'alignaient de très beaux portraits attribués à Rigaud, Van Loo, Miniard, L'argillière, etc. ... ses chambres où trônait le lit de parade du maréchal d'Alègre, le cabinet où l'on conservait son lit de camp, sans parler des tapisseries et des meubles de grand style répandus à profusion dans toutes les pièces.

Ce magnifique ensemble a été heureusement réservé par messieurs de Bouillé lors de la vente du château et doit faire bonne figure dans leurs hôtels et leurs manoirs.

Dr. Emile Roux